

démie sont restées obscures, l'importation n'a pas été démontrée; en 1885 le choléra avait sévi à Puebla de Rugat, et il est possible que de 1885 à 1890 des germes soient restés à l'état latent.

L'épidémie de 1890 est d'ailleurs restée localisée à l'Espagne et principalement à la province de Valence.

Au mois de juillet 1892 le choléra a envahi de nouveau la Russie par Astrakan, comme lors des deux premières grandes épidémies; il a gagné successivement Moscou, Saint-Petersbourg, Hambourg, qui a été particulièrement éprouvée, le Havre (importation par mer de Hambourg), Berlin, Buda-Pesth; en même temps il régnait en Perse.

Il est intéressant de noter l'influence que de grandes épidémies, comme la peste d'Athènes, la peste noire et le choléra, exercent sur les mœurs, et de constater que ces grands fléaux de l'humanité, en réveillant les mêmes terreurs, ont donné lieu souvent aux mêmes perturbations dans les esprits.

Thucydide fait un tableau saisissant des conséquences de l'épidémie de l'Attique au point de vue des mœurs : les malades, convaincus qu'ils vont mourir, ne réagissent plus moralement; la crainte de la contagion éloigne d'eux jusqu'à leurs parents les plus proches; les cadavres sont abandonnés ou enterrés sans aucune pompe; les temples sont déserts, chacun s'empresse de jouir, la fortune n'a plus de prix, en un instant elle passe de l'un à l'autre, la crainte des dieux ou des hommes n'arrête plus personne.

Le bruit se répand dans Athènes que les fontaines ont été empoisonnées.

En 1548, pendant la peste noire, on assiste aux mêmes scènes; l'état d'exaltation religieuse et de mysticisme qui caractérise cette époque introduit seulement quelques traits nouveaux dans ce sombre tableau. Les malades sont abandonnés de leurs plus proches parents et les médecins osent à peine les visiter; on enterre les morts sans cérémonies funèbres, les riches se dépouillent de leur or pour le porter dans les églises et dans les couvents; les uns se mortifient pour apaiser la colère céleste, d'autres se livrent à des plaisirs sans frein. Au milieu de tant de calamités et d'horreurs, tous les liens sociaux se rompent : les magistrats sont sans autorité; les attachements de famille cessent; les malades meurent dans l'isolement; les morts sont portés dans les cimetières sans cortège d'amis ni de voisins, sans cierge, sans prière. Guy de Chauliac, médecin d'Avignon, dont la conduite fit une honorable exception, écrit : « On mourait sans serviteur, on était enseveli sans prêtres, le père ne visitait pas son fils, ni le fils son père; la charité était morte, l'espérance anéantie. » Les processions de flagellants, la chorée épidémique et la persécution des juifs témoignent de la profonde perturbation des esprits.

La première procession de flagellants eut lieu en Italie en 1260; des bandes d'hommes, sous la conduite d'un ermite, sortirent de Spolète; ces bandes, d'abord peu nombreuses, s'accrurent ensuite considérablement. Les flagellants étaient vêtus d'une longue chemise et d'un chaperon sur

lequel se trouvait la croix des repentants; leurs visages étaient voilés; ils allaient de ville en ville, se prosternaient devant les autels des martyrs et se flagellaient publiquement en chantant des cantiques; leur but était de conjurer la colère céleste et d'amener au repentir par leur exemple.

A l'époque de la peste noire, ces processions s'organisèrent en Allemagne et se répandirent dans les Pays-Bas, la Suisse et la France; cette folie fit de rapides progrès, les flagellants se prétendirent bientôt envoyés par Dieu, ils voulurent faire des miracles, ce qui les brouilla avec l'Église, et ils commirent des exactions, ce qui les brouilla avec le pouvoir séculier; les processions furent interdites en 1550.

Les croisés revenant de Palestine avaient donné le signal de la persécution des juifs; lorsque la peste éclata, on accusa les juifs d'avoir empoisonné les puits et les persécutions redoublèrent; à Strasbourg, sur 1884 juifs 900 furent brûlés, les autres se convertirent.

« En Allemagne et dans diverses autres parties du monde, plusieurs milliers de juifs furent torturés et massacrés, dit le continuateur de Nangis, et ce fut chose surprenante que leur opiniâtreté et celle de leurs femmes; car, de peur qu'on ne recueillît leurs enfants pour les baptiser, les mères les jetaient dans la flamme des bûchers et s'y précipitaient après eux. » (H. Martin, *Hist. de France*, t. V, p. 112.)

Rien ne manque à l'horreur de cette lamentable époque. Un grand nombre de personnes sont brûlées à petit feu et tenaillées pour avoir semé la peste, crime chimérique dont la torture leur arrache l'aveu (Littré, *Médecine et médecins*, p. 492).

Les premières grandes épidémies de choléra ont été signalées par des désordres populaires et l'on a vu surgir les mêmes préjugés qu'autrefois.

En 1852 les Parisiens prétendent, comme les Athéniens 450 ans avant J.-C., que les fontaines ont été empoisonnées.

En 1892, dans quelques provinces russes, des paysans ignorants s'ameutent encore contre les médecins, qu'ils accusent d'empoisonner les cholériques; mais ce sont là des faits isolés qui deviennent et qui deviendront de plus en plus rares.

Les grandes épidémies n'inspirent plus heureusement la terreur superstitieuse qu'elles inspiraient autrefois lorsqu'on les regardait comme un châtiment du ciel; la lutte semblait inutile; les médecins eux-mêmes, convaincus de leur impuissance, abandonnaient leurs malades; nous savons aujourd'hui que les grandes épidémies n'ont rien de plus mystérieux que les autres maladies et qu'il n'est pas impossible de les arrêter dans leur marche ou de restreindre du moins leur expansion, aussi luttons-nous contre elles et souvent avec succès.

Les progrès de l'hygiène et de la prophylaxie, l'entente des nations civilisées ont joué un très grand rôle dans la diminution de fréquence et de gravité des grandes maladies épidémiques; il faut dire aussi que les agents pathogènes semblent perdre de leur énergie primitive au bout d'un certain temps; la plupart des maladies épidémiques, après avoir donné

naissance à leurs plus grandes manifestations, ont été en s'atténuant, quelques-unes ont même disparu complètement.

La peste antique n'a pas reparu depuis le III^e siècle après J.-C.

Une maladie épidémique signalée dans plusieurs auteurs grecs sous le nom de *maladie cardiaque* a également disparu.

La peste à bubons, si terrible lors de ses premières manifestations et jusqu'en 1548, a été ensuite en diminuant de fréquence et de gravité. Chalin de Vinario fait déjà remarquer que les épidémies de 1361, de 1371 et de 1382 ont été de plus en plus bénignes (Haeser, *Op. cit.*, p. 159). Aujourd'hui la maladie qui, en 1548, semblait vouloir dépeupler le monde, ne donne plus lieu qu'à de petites épidémies.

La suette anglaise a disparu ou, si l'on doit lui assimiler la suette picarde, ce qui n'est pas démontré, elle a perdu le caractère de grande épidémie.

Les premières grandes épidémies cholériques (1850, 1848, 1854) sont remarquables par leur rapide extension et par la grande mortalité à laquelle elles donnent lieu. L'épidémie de 1865 est déjà beaucoup moins grave que les précédentes, elle ne fait en France que 14600 victimes au lieu de 100000 en 1850.

Les épidémies récentes de choléra ont été encore plus limitées et moins meurtrières que celle de 1865.

Quelle est l'influence des grandes épidémies sur le chiffre de la population? Évidemment une grande épidémie comme la peste noire ou comme les premières grandes épidémies cholériques, qui tuent des millions d'hommes, donnent lieu à une diminution immédiate du chiffre de la population, mais les vides se combleront rapidement. La vitalité des populations ne paraît jamais plus grande qu'après ces grandes calamités! « Sitôt que la peste eut cessé, dit le continuateur de Nangis, les hommes et les femmes qui restaient se marièrent à l'envi : les épouses conçurent outre mesure par tout le monde; nulle ne demeurait stérile; on ne voyait en tous lieux que femmes enceintes et beaucoup enfantant deux, voire trois enfants vivants. Le monde fut en quelque sorte renouvelé et devint comme un nouvel âge; mais, hélas! cette rénovation n'amena pas un siècle meilleur, car les hommes n'en furent que plus cupides et plus avarés et la paix ne s'établit ni dans le royaume, ni dans l'Église. » (H. Martin, *loc. cit.*)

D'autre part les grandes épidémies enlèvent rapidement les individus faibles, malingres, de telle sorte qu'après leur passage la mortalité diminue, ce qui a fait dire que les grandes épidémies étaient suivies d'une période de grande salubrité.

Les épidémies, les guerres, les famines n'exercent qu'une influence passagère sur le chiffre de la population; comme l'a prouvé Malthus, la population d'un pays dépend toujours des moyens d'existence, de la quantité des aliments qu'il fournit ou qu'on peut s'y procurer (Villermé, art. ÉPIDÉMIES, in *Dictionnaire en 50 vol.*, p. 157).

Toutefois il serait inexact de dire avec quelques économistes qu'en supprimant une maladie épidémique comme on le fait pour la variole dans les pays où la vaccine est obligatoire, on n'augmente pas le chiffre de la population et que les individus qui seraient morts autrefois de variole meurent d'autres maladies. La vaccine empêche un grand nombre d'adultes de mourir, et ces adultes représentent un capital qui serait perdu ou qui du moins mettrait longtemps à se reconstituer s'ils mouraient de variole et étaient remplacés par des enfants; d'autre part la variole faisait autrefois beaucoup d'infirmités (aveugles surtout) qui restaient à charge à la société; la vaccine, en accroissant la richesse publique, a dû, de par les lois de Malthus lui-même, augmenter, mais d'une façon indirecte, le chiffre de la population.

CHAPITRE III

ÉTILOGIE GÉNÉRALE DES MALADIES ÉPIDÉMIQUES CAUSES EFFICIENTES ET CAUSES PRÉDISPOSANTES

Les anciens voyaient dans les grandes épidémies, dans les pestes, comme ils disaient, les effets de la colère divine, et lorsqu'une peste ravageait un pays, ils faisaient des sacrifices pour apaiser les dieux.

On a attribué ensuite les grandes épidémies à un principe inconnu qui se répandait dans l'atmosphère, enfin quelques observateurs ont cherché à montrer qu'il existait une relation entre les grands phénomènes cosmiques et les épidémies.

Van Helmont et Paracelse croyaient que les épidémies étaient dues à un soufre ou à un alcali qui se mêlait à l'air. Au XVIII^e siècle Røderer et Wagler croient encore qu'il faut nécessairement qu'une certaine quantité de *matière sulfureuse* se répande dans l'atmosphère pour imprimer aux maladies le caractère épidémique (*Traité de la maladie muqueuse*, 1762, p. 278).

Webster cherche à établir une relation entre les épidémies et les grands troubles de l'atmosphère, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques.

Schnurrer croit que la lune exerce une grande influence sur les maladies épidémiques.

Jusque dans ces dernières années on a attribué les épidémies à un vice spécial de l'air ou bien aux constitutions médicales épidémiques.

« La cause des maladies épidémiques, écrit Monneret, réside dans l'air et tient à des modifications inconnues de ce fluide, elle se propage au loin. Au contraire, les causes de l'endémie paraissent dépendre du sol, de l'altitude, de la qualité des eaux » (*op. cit.*, t. III, p. 976).